



Esclavages & Post-esclavages

Slaveries & Post-Slaveries

5 | 2021

Réparations et esclavages

Lilia MORITZ SCHWARCZ & Flávio dos Santos GOMES (dir.), *Dicionário da escravidão e liberdade. 50 textos críticos*

Jean Hébrard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/slavery/4804>

DOI : [10.4000/slavery.4804](https://doi.org/10.4000/slavery.4804)

ISSN : 2540-6647

Éditeur

CIRESC

Référence électronique

Jean Hébrard, « Lilia MORITZ SCHWARCZ & Flávio dos Santos GOMES (dir.), *Dicionário da escravidão e liberdade. 50 textos críticos* », *Esclavages & Post-esclavages* [En ligne], 5 | 2021, mis en ligne le 25 novembre 2021, consulté le 07 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/slavery/4804> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/slavery.4804>

Ce document a été généré automatiquement le 7 janvier 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Lília MORITZ SCHWARCZ & Flávio dos Santos GOMES (dir.), *Dicionário da escravidão e liberdade. 50 textos críticos*

Jean Hébrard

RÉFÉRENCE

Lília MORITZ SCHWARCZ & Flávio dos Santos GOMES (dir.), *Dicionário da escravidão e liberdade. 50 textos críticos*, São Paulo, Companhia das Letras, 2018, 496 p., ISBN : 978-8-5359-3094-8, R\$ 77,90

- 1 Cet ouvrage, abondamment illustré et d'un format agréable, n'est pas le premier « dictionnaire » de l'esclavage publié au Brésil. Clóvis Moura avait déjà proposé en 2004 un *Dicionário da Escravidão Negra no Brasil* (São Paulo, Edusp). La comparaison montre le chemin parcouru. Moura offrait dans ce texte posthume près de 700 entrées mettant, face à face, d'un côté la violence de l'institution, de l'autre l'infatigable résistance de ceux qui en avaient été les victimes. C'était un portrait statique inscrit dans la tradition de la sociologie marxiste des années 1970 pensant l'esclavage comme un fait structural et, donc, monolithique. Le projet de Schwarcz et Gomes est tout autre. Il est, lui aussi, un bilan mais pas celui d'un homme, celui d'au moins deux générations d'historiens de l'institution esclavagiste brésilienne qui, depuis les années 1980 et la thèse innovante de Silvia Hunold Lara – curieusement absente de cet ensemble –, n'ont cessé de faire avancer nos savoirs et de former de nouveaux chercheurs.
- 2 Dès le titre (Dictionnaire de l'esclavage et de la liberté), on s'installe dans la dimension spécifique de l'histoire conduite au Brésil depuis cette époque (toujours en dialogue avec celle produite au même moment aux États-Unis) : l'institution esclavagiste ne peut s'entendre que dans la tension qui l'oppose moins à d'autres modes de production ou d'accumulation de capital qu'à la recherche de la liberté. Le drame a duré de longs siècles et ses séquelles sont toujours présentes mais, depuis 1550, cette société coloniale

a dû composer avec l'exigence de liberté. Dès 1597, le *quilombo* (communauté d'esclaves fugitifs) de Palmares en fut la preuve. Certes, les formes du *cativeiro* (servitude) étaient sans cesse reformulées : sur la plantation, dans le monde clos de la « grande maison », dans les rues des villes atlantiques, dans les petites fermes familiales (*roças*). Celles de la liberté (conquête, négociée, concédée, etc.) l'étaient tout autant, imposant de nouvelles significations dans les représentations discursives comme dans les consciences singulières. C'est l'une des caractéristiques de l'historiographie brésilienne (et brésilianiste) d'avoir su penser la capacité d'agir (*agency*) des personnes tenues en esclavage dans ce contexte plus complexe qu'il n'y paraît.

- 3 Dès le sous-titre (50 textes critiques), on comprend que l'ouvrage n'est pas un dictionnaire encyclopédique offrant aux étudiants et aux journalistes le plus petit commun dénominateur du vocabulaire d'un vaste champ de recherche, mais aussi d'incessants conflits de mémoire. Chaque entrée ouvre un débat. En une dizaine de pages, la ou le meilleur spécialiste nous explique où nous en sommes, ce que nous savons et ce que nous ne savons pas. Quarante-sept d'entre eux (dont quelques compagnons de route états-uniens) ont été rassemblés en sus des organisateurs qui ont signé à deux mains quelques textes. Je m'interdirai d'en nommer aucun, faute de pouvoir les évoquer tous, tant la qualité est chaque fois au rendez-vous.
- 4 C'est le choix de ces cinquante thèmes organisés selon un ordre alphabétique strict qui est décisif. Par chance, la lettre A est évidemment celle d'Afrique, ce qui permet au lecteur qui ouvre le livre de se souvenir que c'est là que tout a commencé, que ce soit du fait des contacts successifs établis par les navigateurs portugais dès le xv^e siècle ou de l'insatiable appétit pour une force de travail captive de leurs descendants aux Amériques. Et nous apprenons d'emblée que le continent que l'on dénomme ainsi est fait de multiples entités politiques et humaines. Nous apprenons aussi – c'est le premier article du livre – que le trafic atlantique en reconfigura drastiquement les structures. Tout comme il le fit de l'autre continent pris dans le processus de colonisation esclavagiste, sur la rive opposée de l'Atlantique. « Amazônia escravista » (L'Amazonie esclavagiste) est là pour nous faire découvrir comment la colonisation atteignit rapidement ces ultimes frontières de l'empire et s'attaqua aux antiques civilisations autochtones qui y vivaient. Toutefois, A, c'est aussi « Alforrias » (Affranchissements), et la tension entre esclavage et liberté est installée dans toute sa complexité, tant l'institution esclavagiste se complut à diversifier les modalités de cette soupape de sécurité du système. A, c'est encore « Amas de leite » (Nourrices), et c'est l'un des bonheurs de l'ordre alphabétique que d'offrir ainsi au lecteur un texte inattendu. Ce qu'on sait de ces femmes est le plus souvent issu des peintures ou des photographies (celles du musée Afro-Brasil au parc d'Ibirapuera à São Paulo sont les plus connues) qui ont nourri l'illusion de Gilberto Freyre : des femmes noires ornées de bijoux et de vêtements luxueux posent avec l'enfant blanc qu'elles allaitent comme si elles étaient des membres de la famille. Ce que l'article nous rappelle, c'est que nombre de celles qui, parce qu'enceintes, allaient être destinées à abandonner leur propre enfant (souvent de ce fait à le condamner) pour soulager le fardeau des mères blanches, ont préféré la fuite, y compris dans leur condition. C'est ici l'occasion de préciser que les deux très complets cahiers d'illustrations (154 classées elles aussi par sujets mais dans un ordre différent de celui du dictionnaire) ne manquent évidemment pas ce thème (ill. n^{os} 113-125), ce qui conduit Lília Schwarcz, dans une introduction à cet ensemble (p. 43-48), à expliquer au lecteur combien ces documents doivent être abordés avec précaution, souvent « contre le grain ». Comment ne pas mettre en relation ces

portraits avec les photographies ou « études anthropologiques » elles aussi reproduites quelques pages plus loin (ill. n° 137), présentant les mêmes corps, cette fois grotesquement dénudés, au profit d'une pseudoscience de la race ou d'un marché pornographique en cours de constitution ?

- 5 Ouvrons maintenant le volume au hasard de l'ordre alphabétique, à la lettre R, par exemple. Elle nous offre trois entrées : « Religiosidades » (Religiosités), « Retornados africanos » (Retournés africains) et « Revoltas escravas » (Révoltes esclaves). C'est encore un bel ensemble dans lequel chaque article prend son sens dans la confrontation avec les deux autres. Comme l'écrit le premier des auteurs, la religion a été le « pouvoir des faibles » (p. 383). Dès le XVII^e siècle, peut-être plus tôt, les Africains vendus dans les moulins à sucre ont su mettre à profit leurs savoirs religieux pour construire des communautés, ouvrir un futur dans un monde qui semblait clos, guérir des plaies insoignables, influencer leurs maîtres, accrocher leur vie à des déités qui les transcendaient... Là, plus que dans d'autres circonstances, l'affranchissement n'a pas introduit de barrière : libres et tenus en esclavage ont concouru au développement de multiples cultes qui se sont progressivement charpentés ; les premiers ont utilisé leur possibilité de retourner en Afrique (ou leur obligation lorsqu'ils étaient expulsés après une révolte), souvent pour y acheter à leur tour des esclaves mais aussi pour refonder à Lagos ou ailleurs leurs savoirs en matière de rituels ou de cosmologies. Même lorsqu'ils se sont convertis (ou lorsqu'ils étaient déjà chrétiens), ils ont utilisé de manière semblable les fraternités (*irmandades*) qu'on les laissait organiser : faire corps dans des communautés fortement hiérarchisées pour mieux vivre et mieux mourir. Les révoltes, si nombreuses, ont fréquemment pris naissance sur ces minuscules territoires conquis au nom de la vie religieuse. Peut-être faut-il chercher dans cette articulation la raison de leur persistance en dépit de leurs échecs ? Même si d'autres causes (organisation du travail, attente politique notamment) ont été les étincelles, les dimensions religieuses, y compris islamiques lorsque les captifs musulmans des *djihad* africains sont arrivés, ont toujours été les bases solides de l'insurrection.
- 6 Il est difficile de refuser le plaisir de visiter d'autres étonnantes connexions introduites par l'ordre alphabétique. Revenons, par exemple, à la lettre L. En portugais comme en français, elle nous introduit au domaine juridique et politique de la « loi ». Deux articles, côte à côte, (« La loi de 1831 » et « Les législations d'émancipation de 1871 et 1887 ») installent en un raccourci saisissant le long demi-siècle qui fut nécessaire au Brésil pour en finir avec la traite et l'esclavage : il s'agit d'abord de satisfaire superficiellement des alliés anglais qui contrôlaient les mers pour éradiquer la traite (*para inglês ver*), puis de passer une à une les étapes d'une abolition progressive qui, du fait de sa lenteur, fut certainement la raison qui permit de ne pas indemniser les derniers récalcitrants. La lettre L offre aussi, face à face, le récit de l'accès exceptionnel mais réel des esclaves à l'alphabétisation (« Letramento e escolas ») et la thématique de l'esclavage dans la littérature (« Literatura e escravidão ») dont l'un des plus subtils artisans fut Joaquim Maria Machado de Assis, un homme métis.
- 7 Après s'être ainsi promené de lettre en lettre – c'est la lecture que je recommande –, il faut certainement revenir au texte que les deux organisateurs de l'ouvrage ont écrit en guise d'introduction. C'est en lui-même une remarquable synthèse qui insiste sur la diversité géographique, historique, sociale et politique de l'institution et qui se clôt par un terrible avertissement : « L'esclavage a été aboli il y a 130 années, et pourtant il existe encore de manière forte et insistante dans la société brésilienne. Le racisme est

resté structural dans le pays ; il s'inscrit toujours dans le présent d'une manière telle qu'on ne peut seulement en accuser l'histoire ou le passé. » (p. 41). Les historiens cèdent si aisément à la rhétorique généalogique dénoncée par Nietzsche que lorsqu'ils revendiquent de ne pas le faire, il n'est pas inutile de le souligner.

AUTEURS

JEAN HÉBRARD

Co-directeur du Centre de recherches sur le Brésil colonial et contemporain (École des hautes études en sciences sociales, Mondes américains), France / professeur invité à Johns Hopkins University (Department of History), États-Unis